

# Gérard Fumel

## La main tendue



**Gérard Fumel  
en bref**

- Derrière lui, une réussite sociale, des échelons gravis
- Le déclic : un accident de moto
- Pratique l'altruisme au quotidien
- Généreux, modeste, profondément humaniste

Toutes les semaines, Gérard Fumel se rend au chevet de malades. Beaucoup sont en fin de vie, épuisés par le cancer. Jusqu'au bout, le bénévole de L'Olivier est présent. Pas de prosélytisme, pas de morale. Juste un accompagnement. Portrait d'un bénévole au cœur large et bien accroché.

[Texte et photo: Fanny Linarès]

**Dans son autre vie**, celle d'un retraité « normal », avec jardin, occupations diverses et amis, Gérard Fumel suscite l'incompréhension. « On me dit : mais pourquoi tu fais ça ? Je suis pris pour un extraterrestre ». C'est effectivement toute la question. Pourquoi. Pourquoi, depuis six ans, se rendre un après-midi par semaine à la clinique Saint-Pierre, au chevet des malades du cancer, en voie de guérison pour les plus chanceux, en phase terminale pour d'autres ? Pourquoi aller les visiter chez eux, sans savoir s'ils seront encore là le lendemain ? Pourquoi, enfin, s'intéresser à ce point à des personnes que l'on n'aurait peut-

être jamais côtoyées dans un autre contexte ? Gérard soupèse les mots. « Être dans l'humanité. Atteindre ce stade. Je le fais parce que je peux le faire. Certains ont des valises très lourdes, d'autres plus légères, à chacun de saisir ses capacités. C'est en moi, donc je l'utilise. » Car si certaines formes de bénévolat garantissent un rayonnement social et un retour personnel immédiat, ici, il n'en est rien. Respect de la confidentialité oblige. Quand Gérard rentre chez lui, après avoir visité des malades, il ne dit mot. « Je me suis trouvé à accompagner une personne que je connaissais très bien, mon épouse ne l'a su qu'après le décès. J'évite de parler de ce que je fais. Ça participe au sens de notre action. Je n'ai rien à en retirer, tout est pour l'autre. Et ce que l'autre peut nous renvoyer nous conforte dans ce choix. Car bien sûr, on reçoit en échange, mais ce n'est qu'une conséquence, pas le but recherché » explique-t-il.

Dans son ancienne vie, Gérard dirigeait une entreprise de maçonnerie. Un rythme effréné et un surmenage permanent. « Je voulais consacrer du temps aux autres, mais plus tard, à la retraite ». Finalement, un accident de moto a précipité les choses. « J'ai été pensionné. J'ai passé la main. Et j'ai vraiment positivé cet accident. Il m'a permis de me détacher des affaires et d'aller vers des choses plus humaines » explique-t-il. Gérard est entré en contact avec l'association ASP des P.O. L'Olivier, et, après avoir suivi une formation de neuf mois et un exa-

men de passage, il a commencé les visites, en binôme avec un bénévole expérimenté. Car l'exercice est particulièrement délicat. Ce sont les malades qui décident d'entrer en contact avec les accompagnateurs ou non. « Nous sommes là pour eux mais nous respectons leur entière liberté, et celle des familles. Rien n'est imposé, ça peut s'arrêter à tout moment ». Jusqu'où cet accompagnement doit-il aller ? La limite est toujours ténue. « Il s'agit de rester en phase avec l'autre, explique-t-il. Mais ne rester qu'en phase. Les gens nous ressentent. On doit faire preuve de toutes nos capacités et ne pas influencer. » Gérard a toutefois souvenir d'avoir donné un léger coup de pouce à la communication entre un père malade et sa fille dans une relation conflictuelle, en lui suggérant de lui dire qu'il l'aimait. « Mais elle le sait », lui avait répondu le malade. « Dites les mots » avait alors conseillé Gérard.

### « Ne pas user une rencontre »

De nombreux malades parlent de la mort. Certains évoquent des périodes de leur vie, tentent de se racheter une conscience. L'association est pourtant aconfessionnelle. « Des fois, je me dis : mais pourquoi cette dame m'a raconté tout ça ? ». Gérard a déjà fait passer des lettres. L'euthanasie, on la lui a déjà demandée à mots couverts. Il s'y est toujours refusé. Pas dans son rôle. Être à l'écoute,

rien de plus.

Gérard a été particulièrement marqué par un vieux monsieur, décédé à 102 ans, qu'il a suivi pendant deux ans et demi. Il allait le voir en maison de retraite, tous les quinze jours « pour ne pas user notre rencontre » explique-t-il. Avec cet homme cultivé, les conversations étaient riches de sens.

### « On ne peut pas être pour l'autre en touriste. J'ai pleuré sur des malades »

Parfois, le bénévole se trouve dans des situations désagréables. « Dans ce cas, je crée un moment de silence ». En phase terminale, les apparences de certaines personnes peuvent rebuter. D'autres n'ont plus qu'une vie physiologique. « Je me suis déjà demandé : est-ce que c'est utile, et est-ce que je ne suis pas un voyeur, de rester là ? Ça crée un malaise. Mais non, on peut très bien assurer une présence dans le silence, par la simple tenue d'une main ». Lorsqu'il rentre chez lui, Gérard est vidé, il s'allonge. « On ne peut pas être pour l'autre en touriste. J'ai pleuré sur des malades. Un lien inévitable se crée » explique-t-il. L'association organise d'ailleurs des groupes de parole pour les bénévoles. Cette relation à la mort quasi quotidienne, ces moments hors du temps, lui sont devenus assez normaux. « Des gens naissent, des gens meurent. J'ai amené ma petite-fille de trois ans et

deux devant la tombe de mon père, moi qui n'y vais habituellement pas. Je lui ai expliqué les choses simplement. J'amorce gentiment la pompe. J'inscris dans l'ordinaire quelque chose d'important ». Sa propre mort, Gérard l'appréhende assez sereinement. « S'il y a des angoisses et des souffrances, on verra bien. Rien ne sert d'anticiper ». A 58 ans, il a réussi professionnellement. Mais son œuvre de vie, si, comme il dit, œuvre de vie il y a, n'est pas là : « J'ai eu une fausse modestie. C'est ce qui m'a permis de gravir les échelons et d'avoir ma propre entreprise. Dans ce que je fais aujourd'hui il y a une véritable modestie, c'est une action authentique ». S'il a accepté cet article, c'est d'ailleurs parce qu'il estime que tous les moyens sont bons pour parler du travail de l'association.

Pour autant, il n'est pas de ceux qui s'accrochent à une cause par désespoir. Il n'a pas besoin de ces visites pour exister. En septembre, Gérard confiera « ses » malades à d'autres bénévoles, pour partir en vacances à la Réunion. Sans culpabilité aucune. Sainement... En paix avec lui-même.